This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1869

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
SCIENTIA VERITAS

50 centimes — Franco, par la poste 60 Centimes.

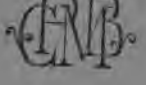
EUGÈNE DE MIRECOURT

ES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

RASPAIL

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

(Tous droits réservés.)

الفصل

RASPAIL

RASPAIL

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

RASPAIL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

62

Troisième édition

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger.

1869

Tous droits réservés.

DC
269
.R23
M67
1869

6.32493-128

RASPAIL

O pharisiens politiques! vous qui êtes avant tout fils du mensonge, si dans vos rangs le hasard nous montre un honnête homme égaré, nous ne souffrirons, sous aucun prétexte, que vous en preniez occasion de chanter victoire et de consolider vos systèmes. Les anges tombèrent autrefois et perdirent les splendeurs du ciel. Comme les anges, l'homme le plus pur, ici-bas, chancelle et tombe. Vous avez beau le relever pour lui faire les honneurs du piédestal, il a sur le visage un sillon de

la foudre; on voit ce qu'il était jadis
qu'il n'est plus. L'orgueil a causé sa p

François-Vincent Raspail est né à
pentras, le 14 janvier 1794. Son père
seph Raspail, tenait un restaurant
achalandé, où les paysans du Ver
affluaient les jours de foire, parce c
y trouvaient bon accueil, et surtout
excellente. Ainsi que Lamartine et
Victor Hugo, François eut une saint
re[1] qui s'appliquait à élever sa nomb
famille dans l'observance la plus s
des lois évangéliques. En ce temps-
vait à Carpentras un prêtre que la
entière entourait de vénération. L
Eysséric avait fait vœu de se consacr
service des pauvres, de les consoler,
protéger, de les instruire. La maisc
digne homme était une école gra
Chaque ménage nécessiteux y envoya
enfants, ce qui n'empêchait pas les
geois exempts de voltairianisme d'
voyer les leurs, persuadés qu'ils tr

1. Madame Raspail, de son nom de fami
nommait Marie Laty. Elle était native de F
patrie de Fléchier.

raient là tous les éléments de la science unis à ceux de la vertu. Depuis nombre d'années, on citait, à vingt lieues à la ronde, l'abbé Eysséric comme un véritable puits d'érudition. François-Vincent fut son meilleur élève. Il s'appliquait à prendre en tout le vénérable abbé pour modèle, et rassurait sa mère, qui s'épuisait en tendres remontrances au sujet d'une assiduité trop grande à l'étude.

— Ne crains rien, bonne mère, disait François, Dieu protége ceux qui ont en vue sa gloire. Il leur conserve la santé pour qu'ils deviennent savants et fassent aux hommes le plus de bien possible.

Tant que Raspail étudia sous la direction de l'abbé Eysséric, son âme fut inaccessible au sentiment de la vanité. Modeste et plein de douceur, il cédait à l'influence de l'éducation religieuse, déclarant à sa famille que son intention formelle était d'entrer dans l'état ecclésiastique[1]. Le sé-

1. Il poussait jusqu'à des limites extrêmes les scrupules de la dévotion et de la pudeur. On nous envoie de Carpentras une anecdote impossible à reproduire sans éveiller des images dangereuses,

minaire d'Avignon lui ouvrit ses portes. A peine âgé de quinze ans, François remporta le grand prix de philosophie. Jamais élève n'eut à un plus haut degré les illuminations de la science. A dix-sept ans, avant même qu'il eût achevé ses études théologiques, on lui donna la chaire de philosophie, comme au plus capable du diocèse.

Raspail a été le professeur de quinze ou vingt évêques, archevêques ou cardinaux, parmi lesquels on cite monseigneur Sibour. Il n'est pas, dans tout le département de Vaucluse, un vieux prêtre qui ne se souvienne de l'abbé Raspail, et dont l'œil ne se mouille en songeant à cette noble intelligence égarée dans le doute et perdue pour la foi. Les supérieurs du jeune séminariste lui témoignèrent trop vivement leur admiration. Notre pauvre nature est toujours prête à se laisser entraîner dans le piége de la vaine gloire. Elle glisse aisément sur cette pente fatale où le diable la pousse avec une infatigable

par l'excès même de décence qu'elle attribue à Raspail. Nous laissons au *Conciliateur de Vaucluse* le soin de la reproduire de nouveau, si bon lui semble.

persistance, et, pour peu que les hommes, par un excès d'éloges, viennent en aide au diable, la culbute est bientôt faite. François-Vincent Raspail en est un triste exemple. On le vantait partout comme un prodige. Trop jeune encore pour entrer dans les ordres, on lui accorda des dispenses, afin qu'il pût se livrer à la prédication. Sa taille était si petite que les bedeaux de la cathédrale avaient ordre de lui mettre en chaire un tabouret sous les pieds, absolument comme firent plus tard les huissiers du Luxembourg, quand Louis Blanc, l'illustre organisateur du travail, voulut élever son éloquence à la hauteur de la tribune. Raspail a grandi; mais Louis Blanc, pour son malheur, continue d'offrir à notre siècle un échantillon des anciens Pygmées.

Vers 1812, les régions méridionales, agitées par des intrigues royalistes, menaçaient de refuser le tribut de la conscription. Notre Bossuet de dix-huit ans, choisi pour prêcher à la cathédrale, le 2 décembre, jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz, improvisa devant l'archevêque et devant toutes les autorités civiles

et militaires un discours plein de patriotisme, qui produisit sur l'auditoire une sensation extrême.

« La France, disait l'abbé Raspail, doit donner son dernier homme et son dernier écu pour soutenir la Révolution représentée par l'Empereur. »

A sa descente de chaire, on vint de la part du préfet lui demander le discours. Doué d'une mémoire prodigieuse [1], l'éloquent séminariste écrivit à l'instant même sur une table de la sacristie le texte complet de son improvisation. Le soir même on expédiait le manuscrit à Paris. Napoléon Ier le lut et le renvoya au préfet de Vaucluse avec cette annotation de sa main :

« Qu'on s'occupe de ce jeune homme; il ira loin. »

Voyant les plus hauts personnages convaincus de son mérite et n'entendant au-

1. Cette mémoire est si extraordinaire, que Raspail, qui n'est pas retourné dans son pays depuis quarante ans, parle encore aujourd'hui le patois provençal comme le premier venu des Méridionaux.

tour de lui que l'écho de la louange, François-Vincent tomba dans les embûches que lui dressait le démon de l'orgueil. Devenu professeur de theologie scolastique, il croit découvrir que les théologiens modernes sont en désaccord sur plusieurs points avec les conciles. On le prie d'apporter la plus grande réserve dans la discussion de ces thèses délicates; il ne tient pas compte de l'avertissement, tranche du Père de l'Église et veut se donner la gloire de réformer la doctrine. On se fâche; Raspail persiste. L'archevêque demande une rétractation immédiate; le jeune professeur déclare qu'il en sait plus que l'archevêque. Il refuse nettement obéissance et quitte le séminaire.

Heureusement il n'était point dans les ordres, sans quoi nous l'aurions vu, comme Lamennais, descendre jusqu'à l'apostasie. L'histoire des déréglements de l'esprit humain sera toujours la même. Fénelon, vivant de nos jours et se décidant à ne point obéir à Rome, n'eût certes pas manqué de se faire démocrate socialiste. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier des convictions qui prennent inva-

riablement leur source dans l'orgueil et dans la révolte. Une fois sorti du séminaire, François-Vincent Raspail devient l'ennemi le plus acharné du catholicisme. Cette nature fougueuse, exaltée par le sentiment de sa propre valeur, cherche à justifier ses écarts et dresse un autel à la raison sur les ruines de la foi.

Le collége de Carpentras lui offre une place de régent. Il travaille nuit et jour, passe à la bibliothèque toutes les heures de liberté que lui laissent les leçons de sa classe, dévore les œuvres des encyclopédistes et lie connaissance avec M. de Voltaire.

Mais tout à coup les événements de 1815 jettent le trouble dans ces nouvelles études. Les royalistes n'ont pas oublié le discours prononcé à la cathédrale. On accuse le jeune homme de bonapartisme [1]. Une troupe furieuse l'assiége dans la maison

1. Si l'on en croit le *Dictionnaire historique et biographique du département de Vaucluse*, par M. Barjavel, Raspail, aurait composé des couplets très-enthousiastes sur le retour de l'île d'Elbe.

paternelle. Raspail se voit contraint de repousser à coups de fusil cette attaque violente, afin d'assurer sa retraite et celle de ses frères. Huit jours après, il arrive à Paris sans ressource aucune.

Son père était mort. Madame Raspail, ruinée par les secousses politiques, avait vendu son établissement culinaire. A peine s'il lui restait de quoi vivre, toutes les dettes payées. Néanmoins, s'imposant un dernier sacrifice, elle réalisa une somme de cent écus et la fit passer à François-Vincent, qui la renvoya courrier par courrier.

« Je serais, écrivit-il, à la veille de mourir de faim, que je n'accepterais pas un centime de vous, sachant la médiocrité de votre fortune. »

Il adorait sa mère. Son plus grand désespoir, lorsqu'elle vint à mourir, fut l'impossibilité où il se trouva, tant sa gêne était profonde, de faire le voyage de Carpentras pour aller s'agenouiller sur son tombeau. La famille lui envoya quelques reliques de la défunte. Raspail, — nous tenons le fait d'un de ses amis les plus

intimes, — coucha dix années con
tives avec les bonnets de nuit de sa
naïf enfantillage du cœur, touchant
pression du souvenir filial, que per
à coup sûr ne s'avisera de tourn
ridicule.

Pour vivre, François-Vincent
d'abord quelques leçons particu
Nous le voyons, dès cette époque, s
à corps perdu dans le républicanis
dans la politique militante. Véritabl
c'est une déplorable chose que des ho
du mérite et de l'incontestable prob
celui dont nous écrivons l'histoire s
sent à de pareilles phalanges. Leur s
en d'autres matières et leur talen
trompent le peuple. On ne s'imagi
que des cerveaux d'une organisati
forte puissent se détraquer, parce
ont un rouage de moins et un ress
trop. Le rouage absent est celui d
commun; le ressort inutile et dan
est celui de l'orgueil. De 1815 à
nous voyons François en lutte perp
avec le besoin. Son âme se remplit
greur. Plus il est pauvre, plus il
fierté dans ses rapports avec les pers

qui peuvent le tirer d'embarras. Ceci est une nuance de caractère très-noble et très-digne sans doute, mais, chez Raspail, elle avait des tons outrés. Admis dans une riche famille comme précepteur, il s'imagine, un jour, qu'on lui manque d'égards, fait sa malle au plus vite, et disparaît sans réclamer ce qui lui est dû pour ses honoraires.

Il tombe alors sous la coupe des chefs d'institution de Paris et de la banlieue, singuliers industriels qui vendent l'éducation au rabais à la progéniture des bonnetiers. Toujours à la recherche d'hommes intelligents sans ouvrage, ces messieurs leur offrent volontiers le gîte et le pain quotidien, à la condition expresse de surveiller nuit et jour cinquante marmots aussi indisciplinés qu'ignares.

Après sept ou huit ans de cette existence analogue à celle des forçats, Raspail, de misères en misères et d'instituteurs en instituteurs, arrive au collége Stanislas. Ici la position n'est plus la même. Son mérite se fait jour, et l'homme distingué se devine. Tous les élèves qu'il dirigeait alors conservent de son

caractère et de ses talents le plus honorable souvenir. L'un d'eux, M. Vilain XIV devint ministre des affaires étrangères en Belgique. Sachant que son ancien maître sorti de Doullens, demandait à résider à Bruxelles, et que le cabinet en exercice lui en refusait l'autorisation, M. Vilain XIV alla dire à ceux qui plus tard devaient être ses collégues :

— J'ai, comme membre du Corps législatif, un domicile inviolable, et, dès aujourd'hui, je vous déclare que M. Raspail sera mon hôte.

Ceci est tout à la fois à la gloire du maître et à celle de l'élève. Pendant ces jours de détresse, notre professeur avait noué des relations avec tous les enfants perdus de la démocratie, déguisés, à cette époque en libéraux. La *Minerve* était dans toute sa splendeur. Elle se faisait condamner régulièrement chaque mois, comme le *National*, à d'énormes amendes, que payaient les souscriptions enthousiastes du radicalisme. On offrit à Raspail d'écrire dans la *Minerve*. Par prudence et pour ne point éveiller les susceptibilités royalistes du collége, il pria qu'on mît ses

articles sous le couvert de ce fameux Ermite en province, qui poursuivait le gouvernement de ses taquineries mordantes. Le froc de l'Ermite cachait, comme on le sait, M. de Jouy. Ce dernier, recevant des félicitations pour certaines pages exclusivement rédigées par Raspail, et cédant à un louable instinct d'honnêteté littéraire, nomme tout à coup son collaborateur sans le prévenir. Grand scandale à Stanislas. On signe, le jour même, à notre professeur journaliste un congé en bonne forme. Tout cet éclat sert à le mettre en relief et à lui gagner l'affection des sommités du parti. Les généraux de l'Empire, les vieux conventionnels qui ont voté la mort de Louis XVI, les mécontents de toute sorte transformés en révolutionnaires, l'attirent, le félicitent, l'encouragent. Il est élu *carbonaro* sans obstacle, et ne tarde pas à faire partie d'une députation expédiée à la *Vente suprême*.

— Soyez journaliste, lui disaient ses nouveaux amis. C'est là votre vocation réelle, ne vous y trompez pas.

Malheureusement, la louange seule ne suffisait point à substanter l'ex-profes-

seur du collége Stanislas. Les feuilles ra dicales puisaient volontiers dans la bours d'autrui; mais leur caisse particulièr était constamment vide, ou ne s'ouvrai pour personne. Il fallut que Françoi Vincent se mit à la recherche de quelque journaux plus riches. Un certain M. d Férusac lui commande des articles et le paye d'une façon très-généreuse. Raspai croit avoir fait la découverte d'une min du Potose, quand tout à coup il apprem que le journal à la rédaction duquel il contribué s'imprime sous le patronage di rect du duc d'Angoulême. Saisi d'épou vante, et craignant de passer aux yeux de libéraux pour une conscience vendue, i court reporter bien vite les sommes qu'il touchées, et reprendre ceux de ses ma nuscrits qui restent dans les cartons d M. de Férusac. Plus que jamais il se trouv sans ressource, quand, un matin, il vo entrer dans sa pauvre mansarde, au sixiè me étage, un individu fort bien mis, po tant le ruban rouge à sa boutonnière.

— Monsieur Raspail? demande le v siteur en s'inclinant.

— C'est moi, monsieur.

— Je me nomme Kersausie, reprend l'étranger. Ma famille est alliée à celle de la Tour-d'Auvergne. Je suis capitaine au 4e hussards, et j'ai quelque fortune. Voulez-vous être mon ami ?

— Monsieur...

— La proposition vous semble brusque; mais soyez assez bon pour m'entendre, dit le capitaine en prenant un siége. Il y a cinq ans, j'ai fait la guerre d'Espagne, une guerre absurde où le bon droit n'était, certes, ni du côté de Ferdinand ni du côté de la France. De retour à Paris, mon maréchal des logis chef [1] et moi, nous n'avons rien eu de plus pressé que de nous faire recevoir charbonniers. Or, depuis ce temps-là, je m'efforce de sonder le caractère des hommes qui s'intitulent républicains; j'ai compris que fort peu sont mus par le double mobile de la conviction et de l'honneur. Ce sont pour la plupart des égoïstes, des intrigants et des ambitieux.

— Hélas ! fit Raspail, dans l'esprit du-

1. Ce maréchal des logis chef était M. de Persigny.

quel ces paroles trouvaient beau
d'écho.

— Mais il y en a quelques-uns d'
nêtes et de sincères. Vous êtes du n
bre, et voilà pourquoi je suis venu
tendre la main[1]. C'est Dupont (de l'I
qui m'a donné votre adresse.

La liaison de ces deux hommes c
mença de cette manière originale.
ils se connurent, plus l'amitié devint e
eux profonde et durable. Ils avaien
mêmes illusions, ils caressaient les m
rêves. Ennemis du catholicisme l'u
l'autre et le regardant comme un obs
au triomphe des doctrines libres, il
décidèrent à l'attaquer sans repos ni tr
pensant que le vieil édifice ne résist
pas à leurs efforts, et que la chute de l'a
entraînerait nécessairement la chute
trône. Ils se heurtent tous à ce mur d'ai

1. Kersausie, dit une brochure anonyme, e
en 1832 et attribuée à M. de Lamennais, est l
blesse d'âme inintelligente, la sincérité dans l
radoxe et la droiture dans le faux. C'est un rép
cain sans tache, doublé de loyauté, de chauvin
et d'ignorance.

depuis un siècle, et s'y brisent le crâne tour à tour, sans que cet exemple donne plus de sagesse à leurs émules.

— Je serai l'homme d'action, disait Kersausie ; toi tu seras le réformateur et le prophète. En attendant que la révolution soit mûre, étudie, deviens célèbre dans la science. Tes discours et tes enseignements auront plus de poids.

Ceci ne manquait pas d'une certaine logique. On s'était concerté, rien de plus simple. Nos deux amis ne se cachaient ni leurs impressions ni leurs goûts. Raspail étant possédé d'un vif amour de l'étude, il fallait que cette passion pût se fondre, en quelque sorte, dans les espérances de l'avenir, et cela nous explique à merveille comment, au milieu des luttes révolutionnaires les plus insensées, l'homme politique n'absorba jamais entièrement l'homme de science. Raspail ne voulut suivre les cours d'aucun professeur. Les premières notions qu'il avait reçues de l'abbé Cysséric jalonnèrent sa marche pour le conduire à des découvertes réellement prodigieuses dans la chimie, dans la botanique et dans les sciences naturelles. Ker-

sausie ouvrait en vain sa bourse; il n'y puisa jamais, et ne voulut même point accepter, à titre de prêt, les sommes nécessaires à l'achat des instruments dont il avait besoin pour ses études.

— Ces instruments, disait-il, je les fabriquerai moi-même; et, puisque je cultive la science, elle doit me nourrir.

Il ne tarda pas, en effet, à composer un microscope, et cela par des procédés d'optique si intelligents, si dégagés de complication, que ses dépenses, pour le construire, ne s'élevèrent pas au dessus de *trois francs*. Un opticien de la rue du Pont-de-Lodi, M. Deleuil, lui acheta sa découverte, et les savants purent se procurer à très-bas prix un instrument qui jusque-là coûtait fort cher. M. Deleuil a fait fortune avec les microscopes Raspail.

Depuis longtemps déjà François s'occupait de science, et, dès la fin de l'année 1824, il avait rédigé pour l'Académie des sciences un premier mémoire *sur la formation de l'embryon végétal et sur l'organisation de la fleur*. Laissons-le parler lui-même.

« Il serait difficile, aujourd'hui, de comprendre, dit-il, le caractère de respect relieux qui enveloppait l'Académie des ciences. La critique de la presse n'avait as encore porté son flambeau dans le anctuaire; elle écoutait et ne contrôlait as. Le journalisme reconnaissait son inompétence scientifique; l'essor nouveau u'il a pris ne date pas de fort loin. Pour noi, qui ne connaissais personne, je comarais, dans ma vénération, chaque memre de ce corps savant à ces Bénédictins le Saint-Maur qui ne dérogeaient point la science, et qui accueillaient avec une aternelle sollicitude tous ceux qui venaient à eux. Je ne leur supposais d'autre mbition que celle d'étudier et d'être utile, l'autre rivalité que celle qui existait entre Ducange et Mabillon, la rivalité de la molestie. Je me rappelle encore que je remblais la première fois que, dans la our de l'Institut, je me sentis la force l'aborder l'un d'entre eux. C'était feu Desfontaines, professeur de botanique au Muséum. J'avais à le prier de me faciliter a lecture de mon travail dans une séance ebdomadaire de l'Académie.

« — Quel en est le sujet? me demand
t-il.

« — De la botanique. (Je n'osai p
prononcer le mot de physiologie, tant j
croyais être peu en état d'en avoir fait.)

« — De la botanique? Sont-ce des e
pèces nouvelles et exotiques?

« — Non, monsieur, ce sont des o
ganes nouveaux et des analogies nouvelle

« A ces mots, Desfontaines me tour
le dos, comme si j'avais proféré une i
sulte à laquelle il dédaignait de répo
dre [1]. »

Quelqu'un prévint Raspail qu'il n'ava
besoin de la recommandation de person
et qu'il suffisait de se faire inscrire. Effe
tivement, le mémoire fut lu trois mo
après; mais l'Académie n'accorda que
médiocres encouragements à son auteu
Geoffroy Saint-Hilaire fut le seul qui co
prit la portée d'un système physiologiq
aujourd'hui passé à l'état de certitude.

1. Préface du *Nouveau système de physiolo
végétale*, pages 8 et 9.

suivit le jeune homme au sortir de la séance et lui frappa sur l'épaule.

— Courage ! lui dit-il ; vous les devancez de cinquante ans.

Raspail continua de présenter à l'Académie mémoires sur mémoires [1], mais dans l'unique but de prendre date. Il ne s'informait pas même de quelle nature étaient les rapports. En 1827, il fonde avec Saigey, physicien de mérite, une revue intitulée *Annales des sciences de l'observation*. Vers la même époque, tous les échos de l'Institut retentissent d'une querelle fameuse, où il intervient pour fournir à Geoffroy Saint-Hilaire des armes contre Cuvier. L'illustre continuateur de Buffon n'eut pas les honneurs de la lutte.

1. Voici le titre des principaux : *Essai sur la classification générale des graminées. — Développement de la fécule dans les organes de la fructification des céréales. — Sur l'anatomie comparée des graminées. — Sur les graisses et les tissus adipeux. — Anatomie microscopique des nerfs. — Sur la structure intime des tissus de nature animale. — Anatomie microscopique des flocons du chorion de l'œuf humain*, etc., etc.

Ce fut alors que la liaison de Kersausie e de Raspail vint marier, pour ainsi dire chez celui-ci la politique à la science, e en faire deux sœurs qui devaient se prête un mutuel soutien. Voyant M. Barthe s glisser dans le carbonarisme et y fomente des intrigues en faveur de la branche d'Or léans, Raspail dit à son ami :

— Nous sommes perdus. Il y aura san nul doute une révolution prochaine ; mai elle tournera contre le peuple et contr nous.

— Eh bien, nous la retournerons contr les traîtres ! dit le capitaine de hussard en relevant les crocs de sa moustache.

Au premier coup de feu qui accueilli la publication des ordonnances, Kersausie les poches bourrées de cartouches, accou rut chez Raspail. Ils combattirent côte à côte durant les Trois-Jours, avec un héroïsme que beaucoup d'autres chefs d parti ne prirent pas pour exemple.

Kersausie partit en Vendée avec son ré giment et ne tarda pas, si l'on en croit u article inséré par Raspail dans l'*Ami d Peuple*, à envoyer à Louis-Philippe s

démission de capitaine. Indigné de la perfidie du roi citoyen dans les mesures prises pour arriver à la pacification du pays, il aurait donné à cette démission la formule la plus méprisante. Kersausie, coaccusé de Raspail en 1833, et son collaborateur dans le journalisme en 1834, fut condamné l'année suivante à la déportation. Compris dans l'amnistie, mais ne voulant pas demeurer sous la surveillance de la haute police, il alla mettre son épée au service des patriotes espagnols. Jusqu'en 1848, il soutint à l'étranger la cause révolutionnaire, tantôt à Londres, tantôt en Suisse, tantôt à Naples ou à Messine. Après le bombardement de cette dernière ville, on cessa d'avoir de ses nouvelles. Raspail, surpris de ne pas le voir reparaître en France après Février, soupçonna qu'on le retenait dans les cachots de Naples. Il en eut bientôt la certitude et fit donner l'ordre à l'amiral Baudin, par le Gouvernement provisoire, de détacher trois vaisseaux de son escadre afin de sommer la cour de Naples de rendre Kersausie à la liberté. De retour à Paris et porté comme candidat au commandement de la 1re légion, puis à l'Assemblée constituante, l'ami de Ras-

pail échoua dans ces deux candidatures.

Nous sommes loin de la révolution de Juillet, il faut y revenir. Blessé à l'attaque de la caserne de Babylone, Raspail fut rapporté saignant à son domicile. Guéri de sa blessure et trouvant Louis-Philippe sur le pavois, il versa des larmes de colère. Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. D'habiles escamoteurs s'exerçaient de longue date à jouer le tour. A peine la République avait-elle montré le bout de l'oreille qu'ils la firent disparaître comme une muscade.

On offre à Raspail le ruban de Juillet, il le repousse avec dédain et déploie tout aussitôt à la barbe du pouvoir une bannière d'opposition démocratique. Sa renommée d'honnête homme et de savant inspire de vives inquiétudes à Louis-Philippe. Ce monarque éminemment corrupteur cherche à gagner un antagoniste aussi dangereux. Par ses ordres, on organise une revue de l'artillerie de la garde nationale, tout exprès pour opérer une première tentative de séduction sur Raspail, qui faisait partie de ce corps. Sa Majesté citoyenne traverse les rangs, s'arrête

face de notre héros, et lui adresse
elques mots remplis de bienveillance.
rtilleur, suffoqué, ne trouve rien à
ondre; mais voyant arriver chez lui,
endemain, un exprès du système, ayant
sion de lui proposer une place au
din des Plantes, il prend sa revanche
la veille et s'écrie :

— Dites à votre maître que je n'accepte
n de ceux qui nous ont volé la Républi-
e !

C'était de la franchise, mais ce n'était
de l'habileté. Raspail, en aucun temps,
mita ces conspirateurs émérites qui
ent cacher leurs pièges et y amener, à
ce de ruses, le haut gibier qu'ils veulent
ir. Toujours dupe de sa loyauté de ma-
uvres, il fut constamment victime des
zias de police, auxquelles les républi-
ns ses frères semblaient eux-mêmes
endre plaisir à l'exposer. Lors du procès
ministres, une conspiration s'organisa.
tre savant, depuis quelques années,
it en ménage. Il avait de jeunes enfants
une compagne aimante à laquelle il te-
it à ne point causer trop d'alarmes. Il
t un prétexte pour envoyer sa famille au

petit hameau d'Epinay-sur-Seine, afin de mieux lui cacher le complot qui se préparait. Dans la cour du Louvre, au jour fixé, se rassemble toute la compagnie des artilleurs, prête à marcher sur les Tuileries au premier signe. Les hommes du *National* doivent diriger le coup de main.

— Nous avons besoin d'être soutenus par le peuple, dit le citoyen Bastide. Qui se charge d'aller le soulever?

— Moi! dit Raspail.

On était sûr de la réponse. Il part, et va donner le mot d'ordre dans les faubourgs. Quelques heures après, suivi d'une masse d'ouvriers imposante, il revient au Louvre. Mais le citoyen Bastide a changé d'avis, et les grilles se ferment au nez du messager révolutionnaire. C'est avec une peine infinie que Raspail échappe aux sergents de ville attirés par le tumulte, et au peuple qui l'accuse de trahison. Pendant six semaines, il est obligé de se cacher à Épinay, sous le nom de M. François. Jamais depuis cette époque il n'a parlé des républicains du *National* sans donner les marques de l'indignation la plus vive et du dernier

mépris. Les patriotes de la *Tribune* lui paraissant moins suspects dans leurs allures, il consentit à collaborer à cette feuille.

On n'oubliait point l'échauffourée du Louvre. Raspail était surveillé jusque dans ses moindres actes. Au commencement de 1831, il fut cité à comparaître pour délit de presse. Le procureur général puisait ses chefs d'accusation dans une lettre publiée, le 18 février, par la *Tribune*, et où notre artilleur expliquait les motifs qui l'engageaient à ne point reprendre son service, en dépit des injonctions réitérées du maréchal Lobau.

Chose singulière ! Louis-Philippe ne désespérait pas de vaincre cette nature opiniâtre. Peu de jours après avoir été assigné par le parquet, Raspail tombe du plus haut des nues en recevant une large enveloppe ministérielle, contenant sa nomination de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il croit à une méprise et s'habille pour se rendre au ministère ; mais les garçons de bureau de la chancellerie surviennent, porteurs d'un bouquet splendide. A la suite des garçons de bureau arrivent les dames de la halle ; puis

aux dames de la halle succède un troisième cortége, composé des typographes du *Moniteur*. Plus de doute possible. C'est bien à lui, Raspail, qu'on donne le ruban rouge. On va le déshonorer, on va le perdre en lui offrant cette distinction perfide. Il prend un cabriolet, court au *Moniteur*, et s'oppose à l'insertion officielle. Le secrétaire de la rédaction le regarde d'un air confondu.

— Mais, lui dit-il, ce n'est pas le républicain qu'on décore; c'est le savant, et le savant mérite la croix.

— Qu'importe, dit Raspail. Je refuse.

— Vous refusez?..... Miséricorde!..... cela ne s'est jamais vu!

— Eh bien, cela se verra pour la première fois.

— Il faut que j'en réfère au ministre.

— A votre aise. Ma visite est significative. Si l'on ne tient pas compte de mon refus, je protesterai dans les journaux.

Le ministère, instruit du scandale qui se prépare, ne veut point retirer l'ordonnance, et Casimir Périer s'écrie :

— Voilà qui est trop fort! Quel orgueil! ceptera, je le jure, ou bien il ira pé- dans un cul de basse-fosse!

La nomination officielle a lieu. Raspail t parole, et proteste dans toutes les illes radicales. Trois jours après, on voie devant les assises, comme atteint convaincu d'avoir, par sa lettre de la *ibune*, excité à la haine et au mépris gouvernement. Bientôt les débats s'en- ent. L'homme qu'on voulait décorer veille s'assied au banc des prévenus. . Jacquinot-Godard, président des as- es, lui ayant adressé la parole en ces mes :

« — Raspail, levez-vous!

« — Président, cria notre héros, est-ce e, par hasard, nous avons gardé Louis- hilippe ensemble? »

Le juge reprit, interloqué de cette le- n de politesse :

« — Accusé Raspail, levez-vous. »

Il fut condamné à trois mois de prison à trois cents francs d'amende. Comme n'était point obligé de se constituer pri-

sonnier sur l'heure, il sortit de l'audien
et alla tranquillement achever un cours
chimie, commencé pour les élèves de l'
cole de Médecine.

Dès les premiers mois qui suivirent
révolution de juillet, Godefroy Cavaign
assisté de Trélat et de Blanqui, fonda
Société des Amis du Peuple. Raspail
accepta la présidence. Il consacra tous
soins à préparer l'avénement de cette pr
cieuse République, escamotée par
Bourbons de la branche cadette. Répa
dant d'une main les écrits séditieux,
l'autre, il distribuait des secours au pe
ple. On le vit organiser des consultatio
gratuites de tout genre et donner aux
vriers malheureux des avocats pour défe
dre leurs intérêts, des médecins pour
soigner dans leurs maladies. Il reste à
homme étrange, en dépit de lui-mêm
des instincts de charité que la relig
seule inspire. Les principes de son p
mier maître n'ont pu s'effacer entièrem
de son cœur. Seulement M. Raspai
corrigé l'Évangile. Au lieu de dire
peuple ce que lui disait le Christ : « Se
frez, le royaume de mon Père est à vou

ne manquerait pas de lui dire, au be-
in : « Prenez et mangez, tout le bif-
ck de ce monde vous appartient. » En-
e les deux maximes, il y a la distance de
terre au ciel. Dans cette pauvre tête hu-
aine les meilleures idées se transforment
deviennent parfois des monstres. Exa-
rez Vincent de Paul et privez-le du
yonnement de la foi, peut-être aurez-
us Robespierre.

Quelques bulletins provocateurs de la
ciété des Amis du Peuple furent saisis
r la police. Un ordre de la rue de Jéru-
lem envoya visiter le domicile du prési-
nt. Sous le poids d'une nouvelle accu-
ion de tendance à changer le système
bli, Raspail fut appréhendé au corps.
n l'envoya au dépôt de la salle Saint-
artin, puis à Sainte-Pélagie.

Nous devons à cette première captivité
s *Lettres sur les prisons*, diatribe fou-
euse où il accuse d'ignominie sur toute
ligne le système pénitentiaire, et où il
end occasion de développer une foule
paradoxes, notamment au sujet du ma-
ge des prêtres. C'était là, — soit dit
ns intention méchante, — un des points

de discipline sur lesquels M. Raspail trouvait jadis en désaccord avec son arc vêque. Ah! la question de la continen Si le séminariste d'Avignon eût toujo conservé les scrupules dont parle *Conciliateur de Vaucluse*, il est proba qu'il serait aujourd'hui l'un de nos p tres les plus chastes, et que le catholicis aurait un ennemi de moins. Pren avant et après Luther, tous les enne de la foi romaine, ils ont trébuché d'ab contre cette pierre d'achoppement. Raspail a trop de franchise pour le ni

Toutes les fois que la politique l'ent nait au fond d'un gouffre, la science ramenait à la surface et lui tendait planche de salut. Nous le voyons écri Sainte-Pélagie son *Cours élémenta d'agriculture*; la vente de ce livre mit terme à la détresse de sa femme et de enfants, restés au hameau d'Epinay.

Lorsque les indigènes de ce pays un sauvage connurent le véritable nom M. François et le motif de l'emprison ment, ils firent essuyer à sa malheure famille des affronts de tout genre. Un lageois brutal, adjoint de la commune,

nait à ses enfants de poursuivre ceux Raspail à coups de pierre. Benjamin, ié des fils du savant, reçut au genou blessure dont les résultats, quelques ées plus tard, amenèrent l'amputation a jambe.

Ine ordonnance de non-lieu renvoya de nte-Pélagie le président de la Société Amis du Peuple, après trois mois et ni de prison préventive. Il eut soin de nettre en mesure avec le registre d'é- u et de purger, pendant cet intervalle, condamnation précédente. Quelques rs de calme succédèrent pour notre ant à ces premiers orages. Confiné dans etraite champêtre, il rédigea ce travail nense sur la *Chimie organique*[1], où rononce le *fiat lux* au milieu du chaos vingt systèmes, et révèle un talent d'ob- ration si judicieux et si vainqueur. ırquoi n'est-il point resté en compa- e de la science et de l'étude, maî- ıses fidèles qui ne trompent jamais?

Trois énormes volumes (édition compacte) de cents pages chacun, publiés en 1833, chez Bail- ı, rue de l'École de Médecine.

Nous n'aurions pas le chagrin de ı
des restrictions à nos éloges et de c
gner ici des faits déplorables. L'a
suivante, en juin, ce mois double
hideux dans nos fastes révolutionn
on put voir, sur la route d'Epinay à l
les gendarmes traîner deux hommes
mains desquels on avait rivé des cha
L'un de ces hommes était un forç
rupture de ban, l'autre était François
pail. Il s'attendait à être fusillé sans
ment. Par bonheur, la cour suprêm
l'énergie de casser le décret de mis
état de siége et de restreindre les me
violentes.

La Société des Amis du Peuple n
tait plus; celle des Droits de l'Homm
succéda. Raspail, à peine dégagé des
du juste-milieu, prit part aux manœu
de l'association nouvelle, et se fit rep
ger dans les cachots. Napoléon Le
plus coupable que lui, resta libre. O
s'expliqua jamais pourquoi.

— Mon cher, dit Kersausie à Ras
tu passeras ta vie dans les prisons; il
changer de système. Les hommes q
trouvent le plus en relief sont touj

s dans la bagarre et payent pour les
res. Je t'apporte cent mille francs.
ons un journal, combattons avec la
me.

Au bout de huit jours, le premier nu-
ro du *Réformateur* s'imprime, et la
erre avec le gouvernement continue sur
autre terrain. Devenu publiciste, Ras-
l a contre lui non-seulement les feuilles
nistérielles, mais encore tous les jour-
ux prétendus démocratiques, dont il
voile, dans son exposé de principes, les
giversations ou les sympathies occultes.
ccuse, par exemple, M. Cauchois-Le-
ire, rédacteur en chef du *Bon Sens*, de
esser tout à la fois le menton de la Ré-
blique et le dos voûté du Système.
chois-Lemaire s'emporte en injures.

— Permettez, dit le *Réformateur*, les
s mots ne prouvent rien. Êtes-vous
ir *elle*? êtes-vous pour *lui?*

Deux témoins apportent à Raspail une
vocation en règle.

— Fort bien, dit-il, je me battrai, si
Cauchois-Lemaire est mon ennemi;
on, non.

— Je suis votre ennemi politique ! s'
crie le *Bon Sens* poussé au pied du mu

— A la bonne heure, dit Raspail,
faut s'entendre. Maintenant, coupons-no
la gorge ou cassons-nous la tête. Vo
avez le choix des armes.

Le *Réformateur*, assez habile au ti
traversa d'une balle la cravate du *B*
Sens, effleurant du même coup l'épiderm
de M. Cauchois-Lemaire, qui en fut qui
pour une assez jolie transe. Il ne cares
plus le menton de la République, et le
citoyen le nomma secrétaire aux archiv

Raspail a toujours été pour les situ
tions nettes. M. Guizot, voyant le *Nouve*
système de chimie organique obte
l'approbation des corps savants, fit off
à Raspail l'appui du ministère pour p
pager son œuvre, s'il voulait renonce
tout acte politique hostile, et demeu
uniquement dans la carrière de la scien
si belle à parcourir pour lui. Raspail
fusa. Le chef de la doctrine devait s'y
tendre. Sa démarche était d'une imp
donnable maladresse. A cette malheure
époque, le génie de la corruption jet

partout et sans cesse messieurs les ministres en dehors du sens moral. N'en déplaise à M. Guizot, il fallait appuyer quand même un livre utile à la science. Chercher le républicain derrière le chimiste, dicter au premier des lois avant de se décider à rendre justice au second, n'était-ce pas le moyen le plus sûr de blesser à la fois chez Raspail l'honnêteté du cœur et de surexciter son orgueil? « On me craint, se sera-t-il dit : donc je suis en politique un homme d'importance. Le mérite intrinsèque d'une œuvre ne leur suffit pas ; il faut qu'elle soit écrite par un de leurs valets, fi donc ! »

Indigné du refus de l'auteur, et sachant que l'Académie se préparait à lui décerner, pour son livre, le prix Montyon, M. Guizot réussit, par intrigue et par menace, à intimider les votes.

— Je vous défends, dit-il aux académiciens, de grossir la caisse de l'émeute!

Pour mieux les décider à l'obéissance, il fait au plus vite arrêter Raspail, sous prétexte d'une conspiration qui aurait eu lieu dans l'amphithéâtre de la rue des

Fossés-Saint-Jacques. On n'osa point couronner un homme enfermé dans les cachots politiques. Le jury prononça plus tard un acquittement; mais le prix était donné. M. Guizot n'empêcha pas le *Nouveau système de chimie organique* de se traduire en anglais, en allemand et en italien; mais il jeta l'auteur du livre à tout jamais dans le parti de la révolte. Celui qu'un simple encouragement eût peut-être attaché sans réserve au domaine de la science perdit les plus riches années de sa carrière à fomenter l'émeute.

Jaloux de voir Raspail prendre sans cesse l'initiative, quand il s'agissait de quelque mesure violente, Marrast voulut un jour courir sur ses brisées. C'était en 1834. Les sommités démocratiques venaient d'être convoquées à l'effet de rédiger une protestation contre des lois mortelles à la liberté de la presse.

— Ne protestons pas! s'écrie Marrast; faisons à l'heure même un appel aux armes!

— Eh! mais, cher ami, dit Raspail, je ne te croyais pas tant de courage. Bravo! je suis entièrement de ton avis.

S'approchant alors de La Fayette,—car, nous devons l'avouer, cette réunion républicaine avait lieu chez le célèbre défenseur de la liberté des deux mondes, — Raspail ajouta :

— Général, vous êtes de droit notre chef. Montez à cheval. Il ne vous reste que peu de jours à vivre; mourez glorieusement, s'il le faut!

— Monsieur Raspail, lui dit tout bas La Fayette en se penchant à son oreille, je ne vous prendrai pas pour mon médecin.

Cependant il fut convenu que le parti de la résistance était le meilleur et qu'on dirigerait l'émeute. Rendez-vous est donné pour le lendemain. Raspail et Kersausie arrivent à l'heure fixée chez le vieux général. La Fayette était parti, la veille au soir, pour son château de la Grange.

— Courons chez Marrast, alors!

Marrast avait jugé convenable d'aller respirer l'air des champs. Il possédait une campagne à Montmorency, et par distraction sans doute, il s'y était rendu dès le point du jour.

Nous arrivons aux affaires d'avril, qui

eurent sur la destinée de l'ami de Raspail une si triste influence. L'ex-capitaine au 4e hussards fut arrêté au moment où il passait en revue la Société des *Droits de l'Homme*, échelonnée par groupes de la porte Saint-Martin à la Bastille. Tous les détails qui vont suivre sont aujourd'hui du domaine de l'histoire, nous les raconterons sans commentaires. Le gouvernement se trouva dans un embarras extrême, lorsqu'il vit les prévenus d'avril récuser leurs juges. Ne sachant par quelle voie sortir de ce cercle vicieux, il prit le parti de favoriser une évasion et de les laisser passer à Londres. Averti de ce projet de fuite, Raspail le blâma sévèrement. Il représenta, mais en vain, qu'on allait placer les accusés de Lyon dans une situation plus dangereuse. On refusa de le croire, et les prisonniers s'évadèrent. Quelques-uns seulement voulurent garder leurs chaînes. Kersausie et Caussidière étaient du nombre. Raspail se chargea de les défendre.

Dans une réunion des défenseurs, Carrel, apercevant Berryer, le salua d'une façon très-cordiale. Un échange de paroles flatteuses s'établit entre le royaliste fidèle et le républicain par excellence.

— Messieurs, leur cria Raspail sur un ton fort brusque, vous n'êtes point ici pour vous faire des compliments!

Il détestait, comme nous l'avons déjà dit, les hommes du *National*. Une histoire toute récente avait encore accru sa haine. Dans l'une de ces émeutes où l'on engagea si souvent, lors des premières années du règne de Louis-Philippe, les masses populaires, Raspail, voyant les sections manquer de chefs, courut à la recherche de ceux qu'on avait désignépour se mettre à leur tête. C'étaient précisément les rédacteurs du journal cité plus haut. Après deux heures de perquisitions inutiles, il les trouve réunis tous ensemble au café Riche, fumant et buvant du champagne.

— Tiens, c'est toi!... tu arrives bien! Nous venons justement de te nommer préfet de police, lui dirent les buveurs.

— Ah! vous venez de me nommer préfet de police? Vous avez eu raison. Demain, si le peuple est vainqueur, vous aurez affaire à moi! cria Raspail, qui sortit furieux, après avoir repoussé les mains qu'on lui tendait.

— Bon démocrate! dirent ces messieurs, éclatant de rire et remplissan leurs verres; mais quel ours mal léché!

Cependant le procès d'avril, grâce au comptes-rendus passionnés de Raspail donnait au *Réformateur* beaucoup de re tentissement. Le pouvoir, comme bie on se l'imagine, voyait ce journal de très mauvais œil. M. Thiers, que Raspail avai eu l'indélicatesse de traiter de *petit mise rable*, jura de supprimer par tous le moyens possibles cette feuille anarchiqu La machine infernale de Fieschi éclat sur le boulevard du Temple. On arrêt tous les individus suspects de républica nisme. Armand Carrel lui-même n'e point épargné. Raspail, qui vient de par tir pour Nantes, où l'attend un banqu de patriotes, réunis dans le but d'inaugu rer un journal de la nuance du *Réfor mateur*, arrive juste dans cette ville pou apprendre que l'ordre est donné de le r mener de brigade en brigade. Le télégra graphe ne lui laisse pas même le tem de se mettre à table. Certes, il n'éta point complice de l'attentat; mais on pr fitait de l'occasion pour anéantir les jou naux dont les doctrines pouvaient amen

le retour de pareilles horreurs. Le nombre des assassins politiques ne fut jamais plus grand qu'à cette époque; il est bon de le rappeler à la honte du parti qui les fait naître, et qui autorise en quelque sorte les rancunes, les représailles, les ordres impitoyables.

Arrivé malade à Paris, Raspail souffrait beaucoup entre les murs étroits et malsains de sa prison. Le docteur Fabre, ancien condisciple de M. Thiers, crut devoir, à l'insu du captif, demander sa translation dans une maison de santé.

— Pour qu'il puisse fournir plus aisément de la copie à son journal? non, docteur, non! répondit M. Thiers.

Et tout aussitôt le ministre signe un ordre, en vertu duquel Raspail est envoyé, le soir même, dans une chambre de la Force, en compagnie de Lacenaire et de trois autres meurtriers attendus à la barrière Saint-Jacques. La chambre avait cinq lits; notre malheureux savant occupait le cinquième. On avait l'intention positive de l'exaspérer, pour lui faire commettre quelque acte d'insolence ou de révolte, et le retenir prisonnier jusqu'à la

mort du *Réformateur*. Il donna dans le piége. Des gendarmes viennent le prendre pour le conduire devant le juge d'instruction. Pendant trois mortelles heures on le laisse faire antichambre dans une pièce humide et sombre. Enfin, une sonnette résonne. On introduit le prisonnier.

— Monsieur, lui demanda le juge *ex abrupto*, si votre parti avait le dessus que feriez-vous?

— Je commencerais, monsieur, par vous envoyer à Charenton, vous et les vôtres, répondit Raspail. Quelques douches à la glace, et vous crieriez ensuite plus fort que nous : Vive la République!

On attendait une riposte de ce genre. Elle est consignée au procès-verbal. Moins d'une semaine après, intervient une sentence qui inflige à Raspail trois ans de prison pour insulte au juge. Notre condamné s'adresse à la cour d'appel. On casse la sentence; mais, en attendant, il a eu huit mois de captivité préventive et de mise au secret. Le cautionnement du *Réformateur* a payé les amendes du procès d'avril, et le journal a rendu le de

uffle. Pas n'est besoin de dire que
e de son rédacteur en chef était
te.

de prison, Raspail alla cacher sa
dans une pauvre maison de Mont-
n'accepta de secours de personne,
it ses travaux de savant, qu'il n'au-
ıais dû quitter, hélas ! pour jeter
ıins au vent orageux de la politi-
acheva son livre de la *Physiologie*
e, œuvre si pleine d'horizons nou-
et dont les puissantes découvertes
raîné forcément l'Institut hors du
de la routine. Ce livre, presque
olumineux que la *Chimie organi-*
ıt publié chez Baillière en 1837.
en a donné un exemplaire à sa
ıtale, avec ces mots écrits de sa
u frontispice : *A la bibliothèque*
pentras, *mon premier jardin*
ue.

ait trop long de citer dans cette
ıotice tous les ouvrages de l'illus-
ınt. Nous renvoyons le lecteur au
ıaire de M. Barjavel. Mentionnons
ent le fameux mémoire rédigé
Orfila, au sujet de l'empoisonne-

ment par l'arsenic. On sait que ce mémoire, en 1840, appuya la défense de Marie Capelle. L'auteur affirmait que dans le fauteuil du président des assises il trouverait autant d'arsenic qu'Orfila en avait trouvé dans le corps de Lafarge.

Raspail ne voulut jamais contracter une seule dette ni demander la moindre avance à l'éditeur qui publiait ses ouvrages. A Montrouge, quinze mois durant, il vécut avec des pommes de terre, sans jamais se plaindre, renvoyant les paniers de vin qu'on lui apportait quelquefois de la part de ses amis, et buvant de l'eau pure. Il tenait son dernier fils encore à la mamelle, pendant que sa femme vaquait aux soins du ménage. Ces mauvais jours ne lui enlevèrent ni le goût du travail ni la gaieté. Sa philosophie excita l'étonnement de ceux qui lui rendaient visite.

— Ici-bas, leur disait Raspail, il faut accepter la vie comme un devoir, on est toujours satisfait. Quand on la prend comme un plaisir, on n'y trouve que des mécomptes.

Au lieu de faire de la politique active

l nous semble que Raspail, dans les loi-
irs que lui laissait la science, eût été plus
age de composer un recueil de maximes,
ans le genre de celle qui précède, pour
'enseignement et la moralisation des
lasses souffrantes.

La blessure au genou, résultat du coup
le pierre que son fils Benjamin avait reçu
u hameau d'Epinay, se ferma quelque
emps d'abord, mais en laissant aux ré-
ions de la rotule une tumeur que rien
e put résoudre et qui dégénéra bientôt
n cancer. Un soir, tout Montrouge fut en
ouleversement. On venait d'apprendre
ue l'homme à peine remarqué sous
e nom de M. François était le célèbre
himiste Raspail. Une foule d'équipages
tationnaient à sa porte. De ces équipages
n avait vu descendre Lisfranc, Blandin,
hierry, Breschet, Pinel-Grandchamp,
icord, tous les princes de la chirurgie
t de la médecine. Ils s'étaient rassemblés
'eux-mêmes en consultation, voulant
onner à leur illustre émule dans la
ience une preuve d'éclatante sympathie.
e mal était sans remède. Il fallut procé-
er à l'amputation. Benjamin demanda
ue son père lui tînt la jambe. Ce fut un

moment terrible. Voyant le scalpel fendre les chairs, entendant la scie crier sur les os, Raspail eut assez de force pour vaincre la nature et pour encourager son fils de la voix et du regard; mais, l'opération faite, on le vit tomber à la renverse sur le carreau. Près d'une heure, il fut sans connaissance. La jambe coupée pesait soixante livres, tant l'enflure était énorme.

Kersausie, expatrié, brava le péril d'un retour en France pour venir consoler son ami dans cette grande douleur. Il resta toute une semaine à Montrouge, sans que la police en sût rien. Plusieurs fois ces voyages dangereux se renouvelèrent. Jamais Raspail et l'ancien capitaine de hussards n'entretenaient de correspondance. A une heure du matin, par une nuit sombre, Kersausie arrivait de Londres ou d'Allemagne, frappait à la porte d'une certaine manière, et le savant, réveillé venait ouvrir. On s'embrassait, on passait ensemble quelques jours; puis l'exilé reprenait le chemin de la frontière.

En 1839, Raspail lui dédia son livre intitulé la *Pologne sur les bords de*

'istule, avec cette épigraphe empruntée u Psalmiste : *Super flumina Babylonis, llic sedimus et flevimus dùm recorda-emur Sion* : « Assis au bord des fleuves le Babylone, nous versons des pleurs au ouvenir de Sion » Tout sentiment amical t tout regret politique à part, nous trou-ons que ceci est un abus de l'Ecriture ainte.

De 1836 à 1849, le savant n'eut plus à ubir aucune détention politique. On pro-ita seulement, vers 1842, de la plainte d'un aimable huissier, qui avait voulu sai-sir dans des conditions illégales les meu-bles de Raspail, pour ne pas laisser perdre tout à fait à celui-ci le souvenir des ver-rous. Il avait menacé d'un pistolet l'homme aux vacations.

— Il est certain, dit-il au tribunal, que 'eusse mieux fait de lui brûler la cervelle. e paraîtrais devant le jury, qui m'acquit-erait, tandis que vous allez me condam-ner, messieurs, très-probablement.

Cela ne manqua point. On lui donna six mois de Sainte-Pélagie.

Le grand chimiste s'exerçait alors à d'uti-

les et curieuses recherches sur l'origine des maladies et sur la cause du dérangement des organes. Il affirme que ce dérangement est presque toujours produit par la présence de corps étrangers, sans toutefois exclure l'influence des causes morales. De là ses préceptes d'hygiène, sa thérapeutique et tout un système médical au grand complet. Il prouve, dans son *Histoire naturelle de la santé et de la maladie*, que les remèdes inscrits dans le codex se divisent en cinq ordres principaux, tous succédanés de ses médicaments favoris, auxquels, du reste, il ne donne la préférence qu'en raison de leur prix modique et dans l'intérêt des classes pauvres. Un des points essentiels de son système médical est l'exclusion de tous les éléments non assimilables au corps humain, du mercure, par exemple, et des poisons, qui ne guérissent d'une maladie que pour en faire naître quelque autre plus dangereuse. Son Manuel, résumé succinct du grand ouvrage cité tout à l'heure et mis au niveau des intelligences les plus vulgaires, devient aujourd'hui pour les ouvriers une sorte de *vade mecum*. Il sera beaucoup pardonné à François-Vincent

Raspail, parce qu'il a fait à la bourse des médecins un peu de tort et beaucoup de bien à la santé du peuple. Nous parlons exclusivement de la santé physique.

On ne s'attend pas à nous voir ici donner place aux nombreux démêlés du chimiste avec une foule d'industriels qui, à diverses époques, prirent ou obtinrent le droit d'appliquer sa méthode.

Aujourd'hui la lumière est faite sur toutes ces discussions. M. Colas, pharmacien de la rue Dauphine, a gagné deux ou trois cent mille francs, et Raspail s'est réservé pour unique bénéfice le droit de fournir gratuitement les remèdes nécessaires aux malades pauvres qui venaient le consulter chez-lui. Quant au sieur Morel, de la rue des Lombards, son traité fut rompu grâce à des préparations mauvaises et à son peu d'exactitude à remplir ses engagements. Une association nouvelle, formée avec le docteur Cottereau, ne tarda pas à amener des poursuites comme exercice illégal de la médecine.

Les juges manifestèrent leur surprise de voir que Raspail s'obstinait à ne prendre

aucun diplôme. C'est un des entêtements du chimiste.

Par malheur, il en a d'autres que celui-là. Depuis le séminaire d'Avignon, si la bonté joue un grand rôle dans sa vie, l'orgueil et le sentiment de la révolte contre tout ce qui s'impose n'en jouent pas un moindre. Jamais, du reste, il ne prit une obole pour ses consultations. Un jour chez Morel, il courut après une dame qui avait déposé vingt francs sur la cheminée. Il lui rendit la pièce d'or en lui disant:

— Donnez cela, madame, à quelque pauvre malade, afin qu'il puisse acheter des remèdes et du bouillon.

Ses enfants lui répétaient sans cesse :

— Tu nous ruines. Fais donc un peu mieux tes affaires.

Le chimiste leur promettait d'être économe, et leur laissait le gouvernement de la caisse; puis, au bout de quelque temps, on apprenait qu'il faisait des dettes. Raspail empruntait à ses amis pour secourir les malheureux.

Février sonne à la folle horloge des révolutions. Notre chimiste, emporté de

uveau sur la montagne par un diable mocrate, écoute les promesses pompeu- de cet ange cornu, et s'imagine que monde appartient désormais à sa chère publique. Lisez le premier article de *mi du Peuple*. En voici un passage:

« Le progrès marche à pas de géant et nchit les distances sur les ailes de l'é- tricité. Le télégraphe tourne à gauche, st nous dire que la liberté arrive à uxelles; il tourne à droite, c'est pour us dire qu'elle est à Londres ou à Berlin. s quarts d'heure sont des siècles. Cette publique, qui n'était pas possible en ince, la voyez-vous déjà? Elle couvre urope! Vive la République européenne! ns un an, vive la République univer- le!

Pauvre savant! retourne à la thérapeu- ue et à tes expériences. Là-bas tu rai- nnes, et l'on peut te croire; ici tu diva- es, et nous ne voulons rien entendre. ais il a sa marotte en main. Qu'y faire?

— La duchesse d'Orléans, lui dit-on, a pas quitté Paris; elle est encore aux valides.

Voilà Raspail en transe. Il court sur la

place de l'Hôtel-de-Ville, encombré peuple. On le reconnaît, on l'acclame

— Citoyens, dit-il, oui ou non, vou vous la République!

— Oui! oui! crie la multitude (qu ou dix-huit cents hommes, tout au p qui se permettaient là de répondre au r de la France).

— Eh bien, dit Raspail, exigez q en finissent à l'instant même, sans plu retard. Me donnez-vous mission d'a leur porter des ordres?

— Oui! oui!

Notre homme entre à l'Hôtel de V et monte à la salle où se tiennent les p visoires.

— Tiens, voilà Monsieur Raspail permet de crier le petit Louis Blanc d' voix goguenarde. Qu'en ferons-no (Camphrons-nous!)

Ce joli calembour fit partir d'un é de rire olympien les demi-dieux qui naient alors le fil de nos destinées.

— Au nom du peuple, leur dit Ras en colère, je vous somme de proclame

publique! Dans une heure, si vous n'o-
issez pas, le peuple et moi nous vien-
ons ici chercher la réponse.

Ils tremblèrent, oui, vraiment. Lamar-
e se mit aux fenêtres, et vous savez
reste. A six heures du soir, la mère du
nte de Paris quittait les Invalides. Sa
ıronne de régente était brisée. Pendant
is mois *l'Ami du Peuple* donna, comme
dit vulgairement, du fil à retordre à
sseigneurs de l'Hôtel de Ville. Président
club de la salle Montesquieu, Raspail
ommentait les articles de sa feuille vio-
te. Il faisait un cours d'éducation poli-
ue à l'usage du peuple. Cela dura jus-
au 15 mai, jour funeste à la Pologne,
ce que l'émeute eut la fourberie de lui
prunter son manteau. Raspail (on l'af-
ne) croyait sincèrement à la pétition.
squ'il vit les anarchistes envahir la
ımbre, lorsqu'il entendit M. Hubert
ıiter ses gentillesses, il prononça les
ts que voici, chacun peut les expliquer
nme il l'entendra :

— C'est un tour de Marrast..... Bien
é! »

Seulement il eut le tort grave d'ajouter quelques minutes plus tard :

« — Au fait, allons à l'Hôtel de Ville. »

Cette simple phrase, entendue par M. Achille Point, qui donnait le bras au chimiste en quittant l'Assemblée, fit condamner Raspail à la cour de Bourges. Retenu d'abord au donjon de Vincennes, il fut ensuite transféré à Doullens. A la mort de sa femme on le rendit libre. Il habita la Belgique depuis cette époque, et il en est revenu, comme on le sait, pour se porter candidat aux dernières élections.

Dans ce volume, comme dans tous les autres, nous avons dit la vérité, sans restrictions, sans détour. Le point essentiel pour le lecteur, est de se tenir en garde contre le prestige qui entoure nécessairement un homme de l'espèce de Raspail. On peut être bon, sincère honnête, et marcher dans une route périlleuse pour soi-même, coupable quand on y entraîne les autres. A dater du jour où le principe religieux s'efface dans un noble cœur,

y a plus nécessairement ni résignation, patience, ni espoir en la vie future. On rive, par une logique fatale, à réclamer mme un droit pour tous le bien-être de vie présente.

« Si la société, vous dit-on, ne donne is ce bien-être, il faut la démolir; si les uvernements sont un obstacle aux réformes, que les gouvernements tombent.»

Voilà bien, en deux mots, la doctrine nos apôtres modernes. Essayez de leur ire comprendre que les destinées de omme sont en dehors des jouissances atérielles et des appétits du ventre; ouvez-leur que Dieu n'a pu laisser, ici-is, le mal et la souffrance qu'en raison une première faute, dont le châtiment poursuit d'âge en âge; insinuez-leur e l'arrêt du ciel aura nécessairement isqu'à la fin son exécution, quoi qu'ils ssent; dites-leur qu'il est aussi impossi-e de supprimer les passions et la misère e de supprimer la mort, ces grands ilosophes haussent les épaules et s'obs-nent quand même à nous réinstaller en

plein Éden, malgré l'ange au glaive de
qui en a chassé nos premiers pères et qu
garde le seuil. Ils n'entendent ni argum
tations, ni remontrances, ni conseils.
volonté de Dieu, son pouvoir, ses or
suprêmes, que leur importe? Ils r
poursuivent pas moins leurs folles ten
tives, frappant à droite, frappant à gauc
renversant tout, et marchant, quoi q
en coûte, à l'application de leurs théo
sociales. Arrive le jour où ils sont à l'œu
au milieu des ruines qu'ils ont faites. V
croyez que leurs plans sont arrêté
qu'ils vont bâtir? Oh! que non pas!
premier soin de ces aimables archite
est de se battre entre eux. Pour la dér
lition, rien de plus simple, ils étai
d'accord; mais pour élever un autre é
fice, ils font preuve d'incapacité noto
On n'en trouve pas un qui sache mar
la truelle, et nous couchons à la b
étoile, en attendant que la maison se
lève.

Bref, on est forcé de chasser à coups
fouet tous ces maçons absurdes. Leur
tème de liberté n'engendre que le des
tisme. Avec la prétention de retranc

monde la misère, ils ne font que
oître et la rendre plus cruelle.

ce cas, direz-vous, ils comprennent
ottise et se frappent la poitrine dans
cès de repentir. Ah! miséricorde!
e contraire arrive! Quand un autre
vé les ruines, ils reprennent le mar-
cherchent à démolir encore, et pro-
nt seulement de couper la tête à ceux
nt eu l'audace de se mettre en tra-
le leurs projets de destruction, de
principes d'opprobre. Ceci ne veut
lire que Raspail soit au nombre de
partisans de la guillotine; mais
re venue d'une seconde épreuve, il
dans l'obligation de les laisser faire,
peine de les voir essayer sur son pro-
ou si la hache fonctionne bien. Oh!
oire des discordes politiques, des at-
s criminelles, des répressions bar-
, des entêtements absurdes, des
, des vengeances et des haines, qu'on
en délivre, bon Dieu! Tristes créa-
que nous sommes, nous dont la
e est si près du berceau, nous qui
si peu de jours à consacrer au tra-
aux affections de famille, aux saintes

joies du foyer; nous qui, dans ce c
pèlerinage, trouvons déjà sur le che
tant d'épines et tant d'ornières, pourc
rendre ces épines plus aiguës, pc
quoi creuser l'ornière jusqu'à la prol
deur des abîmes?

632 — Paris.—Impr. H. Carion, r. Bonaparte, (

CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Spécialement destinée à la publication et à la vente des œuvres

De M. Eugène de Mirecourt

LE FLAMBEAU

SYSTÈME D'ÉCLAIRAGE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Par Eugène de Mirecourt

JOURNAL-VOLUME de dix ou douze feuilles d'impression, paraissant par *fantaisie*, par *boutade* et sans aucune périodicité.

Prix : 2 francs.

Envoi franco contre timbres-poste.

On peut s'abonner d'avance pour cinq brochures, en envoyant un mandat de *Dix francs* au Directeur de la LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS, 13, rue de Tournon.

DIEU D'APRÈS LA FOI

Par l'abbé Henri Planet

1 beau volume in-8° jésus. — 6 francs.

LA COMTESSE DE COURNON

Par Alfred de Besancenet.

1 beau volume in-18 jésus. — 3 fr.

PROVERBES ET NOUVELLES

Par Alfred de Besancenet

2e édit.). 1 beau vol. in-18 jésus. — 3 fr.

UN AMOUR DE GRANDE DAME

Par Alfred de Besancenet

(3e édit.) 1 beau vol. in-18 jésus. — 3 fr.

LES BANQUES

D'EMISSION ET D'ESCOMPTE

Suivi d'un tableau graphique de la marche comparée des taux de l'escompte en Europe pendant les dix dernières années, et d'un tableau synoptique des sept banques publiques françaises, par MAURICE AUBRY, ancien membre de l'Assemblée législative. — 1 beau vol. in-8° jésus — 5 fr.

SOUS PRESSE :

LE THEATRE DE L'ENFANCE

Série de petites pièces très-morales et très-chrétiennes destinées à l'éducation des enfants. Dans le texte, une *mise en scène*, indiquée par le crayon d'un artiste distingué, aidera la mère de famille à tout organiser dans son salon, à dresser les jeunes acteurs et à leur donner autant que possible le sentiment du rôle, des gestes, etc. Depuis longtemps une publication de ce genre est réclamée par toutes les personnes qui comprennent la nécessité de former l'enfance au naturel du langage et à la distinction des manières.

La première pièce du THÉATRE DE L'ENFANCE, intitulée la *Part des pauvres*, est due à la plume de M. Eugène de Mirecourt.

AVANT

PENDANT ET APRÈS LA TERREUR

(Deuxième édition)

Par Eugène DE MIRECOURT.

POLÉMIQUES DIVERSES

Par le Même.

LES

CONTEMPORAINS

TROISIÈME ÉDITION

Revue par l'Auteur avec le plus grand soin contenant cent Notices nouvelles, et ornée d portraits dessinés d'après les meilleures pho tographies.

EN VENTE :

Favre. — Victor Hugo. — Berryer. —
Félix. — Balzac. — Chateaubriand. —
Barrot. — Villemessant. — Dumas père.
ibliophile Jacob (Paul Lacroix).—Auber.-
ach. — Rosa Bonheur. — Émile de Gi-
— Mgr Dupanloup. — Rose Chéri.-
— Timothée Trimm. — Gérard de Ner-
ugène Guinot. — Gavarni. — Théophile
r. — Crémieux. — Garibaldi. — Sainte-
— Paul de Kock. — Jules Janin. —
. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine.
anger. — Lamennais. — Charles Monse-
Ponsard. — Augustine et Madeleine
. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie.
mark. — Ingres. — Alphonse Karr. —
i. — Canrobert. — François Arago. —
d Marrast. — Havin. — Méry. — Victor
. — Mme Arnould Plessy. — Élie Ber-
tienne Arago. — Arnal.-Adolphe Adam.
nenin. — Melingue. — Pie IX. — Louis
t. — Mérimée. — George Sand. — Henry
r. — Félicien David.

SOUS PRESSE :

d de Musset. — Raspail. — Thiers. —
Pierre Leroux. — Ricord.

LISTE

DES

BIOGRAPHIES NOUVELLES

Qui doivent être publiées

Edmond About.
Carnot.
Changarnier.
Émile Augier.
Théodore Barrière.
Buloz.
Roger de Beauvoir.
M. et Mme Ancelot.
Camille Doucet.
Got (de la Comédie française.)
Bressant.
Garnier Pagès.
Flocon.
Caussidière.
Le Père Enfantin
Cabet.
Taxile Delord.
L'abbé Châtel.
Vte d'Arlincourt.
Lachaud.
Louis Figuier.
Ponson du Terrai
Gaboriau.
Ernest Hamel.
Legouvé.
Henri Rochefort.
Renan.
Edouard Pailleron

rville.	Paul de Cassagnac.
de Cassagnac.	Clément Duvernois.
gue.	Siraudin.
tino.	Taine.
Féré.	Gambetta.
Stern.	Jules Simon.
d'Est-Ange.	Picard.
le Saint-Félix.	Marc-Fournier.
Grisi.	Charles Deslys.
	Morny.
Feydeau.	Napoléon III.

Etc., etc.

raîtra régulièrement deux Biographies par semaine.

PRIX DU VOLUME : 50 CENT.

Par la poste : 60 cent.

---

trouve les **Contemporains** de gène de Mirecourt chez tous les